

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 2 AOUT 1850.

No. 92.

CANADA.

Avant-Propos

TRADUCTEUR.

Ce mémoire intéressant a demandé des recherches très-minutieuses et très-étendues. Il donne un nouvel éclat à la réputation du savant Auteur, dont le nom est déjà si honorablement connu par ses écrits historiques. Il était juste qu'un pareil travail fût publié aussi en français. Les œuvres et les hommes dont il traite, appartiennent au Canada. Ils personnifient toute une époque, qui est regardée avec raison, comme une des plus glorieuses de son histoire, et qui ne sera jamais trop connue.

Nous nous sommes permis de faire dans ce Mémoire, quelques corrections et quelques additions, sans prétendre rendre par là le travail complet. La difficulté d'avoir sous la main les documents nécessaires pour dissiper tous les doutes dans des sujets aussi variés, et surtout quand il s'agit des noms propres et des dates, expose toujours à quelques erreurs. Les changements introduits seront faciles à reconnaître par les caractères italiques qui les distinguent : mais par respect pour le travail d'un Auteur justement estimé, et pour laisser à la critique toute la liberté et l'indépendance de ses jugements, nous avons jeté en note, entre des guillemets, le texte que nous avons cru devoir modifier. Ces taches quand elles seraient réelles, n'ont rien au mérite et à l'utilité de ce travail. Sa conception seule suffirait aux yeux de tout homme qui s'intéresse à l'histoire, et qui aime à en remonter le cours jusqu'à ses sources, pour donner à l'Auteur un juste titre à l'estime et à la reconnaissance de ses contemporains.

Montréal, 1er Août 1850.

RELATIONS DES JÉSUITES

Sur les découvertes et les autres événements arrivés en Canada, et au Nord et à l'Ouest des États-Unis, (1632-1672.)

PAR LE DOCTEUR E. B. O'CALLAGHAN, Membre correspondant de la Société Historique de New-York, et membre honoraire de la Société Historique du Connecticut.

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC QUELQUES NOTES, CORRECTIONS ET ADDITIONS.

En seize cent vingt cinq (1) trois Pères Jésuites, accompagnés de deux frères conducteurs, arrivèrent en Canada pour évangéliser les indigènes. Jusque là le Sauvage ne connaissait l'Européen que comme traître, toujours prêt à le tromper, ou comme aventurier armé, toujours prêt à l'opprimer.

Il vit alors pour la première fois dans ses forêts, des hommes blancs, qui n'avaient sur les lèvres que des paroles de paix et de charité, qui ne portaient pour armes qu'un bréviaire et un crucifix, et dont la vocation semblait être de souffrir.

Sans avoir le secret de leur dévouement, cet enfant des forêts savait admirer le courage.

(1) Il s'agit plus exact de remonter jusqu'en 1611, époque où arrivèrent dans l'Acadie les deux premiers Missionnaires de ces contrées, le P. Pierre Biard et Edmond Masse. Ils prirent part à la fondation de Port-Royal, et à celle de St. Sauveur à Pentagot, aujourd'hui Mt. Desert Island. Le premier a écrit une Relation de son voyage. (Note du T.)

ge avec lequel ces étrangers supportaient les privations du désert, et les rigueurs du climat, et frappé de l'abnégation et de la patience que ces prédicateurs, inconnus jusque là, montraient dans toutes les difficultés qu'ils avaient à essayer, il consentit enfin à prêter l'oreille à leur doctrine nouvelle.

Les premiers Missionnaires avaient à peine acquis une connaissance encore incomplète de la langue de quelques unes de ces tribus indigènes, que la Colonie tomba entre les mains des Anglais, et les travaux commencés furent arrêtés. Quand, par le traité de St. Germain ou Laye, le pays fut rendu aux Français, les Pères reprirent leur œuvre, et continuèrent leurs premières entreprises avec un dévouement qui leur gagna le respect universel, mais aussi avec des difficultés, capables de glacer d'effroi les cœurs les plus intrépides.

Cette population nomade (l'appelle à se soumettre à l'Évangile, habitait le pays qui s'étend depuis l'île d'Anticosti jusqu'au Mississipi. La partie sud du St. Laurent était occupée par les Miames, les Abénaquis, et les Etchemins; au nord demeuraient les Algonquins d'en haut et les Algonquins d'en bas ou Montagnais; à l'Ouest de Montréal, et au nord des grands Lacs étaient situés les Outavaeks ou Ottawaes, et les Hurons, tandis que les Iroquois, ou les cinq nations (2) confédérées occupaient le pays depuis le Lac Érié à l'Ouest jusqu'au Lac Champlain à l'Est, et depuis les sources du Susquehanna et du Delaware au sud, jusqu'au St. Laurent au nord.

Un pareil champ ne pouvait pas manquer d'offrir une abondante matière d'observation à un esprit réfléchi et à un œil curieux. Des hommes nouveaux et un pays inconnu, un langage et des usages nouveaux, tout demandait à être étudié, analysé, examiné et décrit; il fallait en même temps profiter de chaque circonstance et de chaque événement favorable, pour tirer les Sauvages de leur vie errante, et les initier insensiblement aux habitudes de la civilisation.

Heureusement les premiers Jésuites étaient des hommes de science et d'observation. Ils sentaient vivement l'importance de leur position, et tout en remplissant leur ministère sacré, ils prenaient note avec soin de tout ce qu'ils voyaient de nouveau soit dans le pays, soit dans ses habitants. C'est ainsi que nous connaissons la condition des anciens indigènes de ces contrées, et les véritables causes qui les ont fait disparaître graduellement.

L'établissement de nouvelles missions conduisait nécessairement à la découverte des pays qui les environnaient. Aussi les Jésuites furent-ils les premiers à découvrir la plus grande partie de l'intérieur de ce continent. Les premiers des Européens, ils ont frayé la route pour arriver par le Kénébec, des bords du St. Laurent jusqu'aux côtes de l'Atlantique dans l'État du Maine (3).

(1) Cette qualification n'est applicable qu'aux nations d'origine Algonquienne, mais non aux Hurons ni aux Iroquois, qui avaient des demeures fixes, et des villages régulièrement formés. (Note du T.)

(2) Les cinq nations étaient les Agniers, les Onontagués, les Onontagués, les Gologois, et les Tsonontouans. Les Anglais les ont nommées les Mohawks les Oneidas, les Onondagas, les Cayugas et les Sénécas. On compte aujourd'hui six nations Iroquoises, parce que les Tuscaroras, nation du Sud, entrèrent dans leur Confédération dans le siècle dernier. (Note du T.)

(3) La variété dans cette dénomination appartient à l'illustre Champlain, qui en 1629, envoya explorer cette

Ce sont, eux, qui ont étudié toutes les côtes du Saguenay, découvert le lac St. Jean, et tracé le chemin par terre de Québec à la Baie d'Hudson. Nous devons à un d'entre eux la découverte de la riche et inépuisable Source Salée d'Onondaga, événement qui surprit tant les Hollandais de la Nouvelle Amsterdam (aujourd'hui New-York) que lorsque le P. Le Moine les en informa, ils appellèrent cette nouvelle; "un mensonge de Jésuites."

Die (1) années leur suffirent pour explorer tous les pays depuis le Lac Supérieur jusqu'au Golfe, et pour fonder plusieurs villages de Néophytes, sur les bords des grands Lacs.

Pendant que les Hollandais n'établissaient leurs relations qu'avec les Sauvages des environs du Fort Orange, et cinq années avant qu'Elliot de la Nouvelle Angleterre, eut commencé à évangéliser les Sauvages à six milles de Boston, les missionnaires Français avaient planté la croix au Sault Ste. Marie, d'où leur vue s'étendait sur le pays des Sioux et sur la vallée du Mississipi. L'ouest ouvrait alors devant eux des vastes prairies, encore inconnues. Ils découvraient les rivières Wisconsin et du Renard. Ils visitaient le pays des Illinois et ses nombreuses tribus, et enfin, en l'année 1673, le Jésuite Marquette entra dans les travaux de son Ordre et de son siècle, par la découverte du Père des Eaux, le majestueux Mississipi.

Quelle que signalés que soient les services rendus à la science géographique par ces hommes humbles, nous devons nous admirer encore la patience avec laquelle ils ont enduré les souffrances et les tortures, en travaillant à la conversion des Sauvages; elle leur a mérité une gloire immortelle.

Le Sauvage semble avoir épuisé contre eux, toute la férocité de son génie cruel, pour inventer de nouveaux tourmens. Le Mohawk surtout, surpassa ses contemporains, dans cette science, et en effet son pays est désigné dans les annales catholiques, sous le nom de "Mission des Martyrs."

Tandis que les Pères Jésuites prêchaient l'Évangile, et exploiraient le pays, ils s'occupaient avec activité des moyens d'instruire la jeunesse. Le collège de Harvard, qui aujourd'hui jouit d'une si grande considération, dans l'opinion publique, n'était pas encore fondé, quand René de Rohaut, jeune novice Jésuite donna une somme considérable pour bâtir le Collège de Québec. A la honte et à l'opprobre éternel du gouvernement Anglais, cet antique et vénérable édifice a été converti par lui en caserne.

Le but de cet écrit est moins de retracer leurs travaux, que de rendre leurs annales plus familières à ceux qui étudient l'histoire.

Elles forment quarante volumes in-12, ou petits in-octavo, sous le titre de "Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France es-années....."

Elles commencent en 1632 et vont jusqu'en 1672.

Charlevoix en fait cet éloge. "Comme ces Pères étaient répandus dans toutes les nar-

routes, jusqu'à la côte des Etchemins "en laquelle il avait été autrefois du tems du sieur du Mont." (Voyage de Champlain 1632. 2. vol. II. 209.) (Note du T.) sept.

tions, avec qui les Français étaient en commerce, et que leurs Missions les obligeaient d'entrer dans toutes les affaires de la Colonie, on peut dire que leurs Mémoires en renfermaient une histoire fort détaillée. Il n'y a pas même d'autre source, où l'on puisse puiser pour être instruit des progrès de la Religion parmi les Sauvages, et pour connaître ces peuples dont ils parlaient toutes les langues. Le style de ces Relations est extrêmement simple; mais cette simplicité même n'a pas moins contribué à leur donner un grand cours, que les choses curieuses et édifiantes dont elles sont remplies." (1)

A continuer.

ITALIE.

Le tableau de N. D. de la Misericorde à Rimini.

Dans un numéro précédent nous avons parlé de l'événement merveilleux de Rimini dont toute la presse Européenne s'occupe en ce moment. Nous empruntons à l'Univers de Paris, l'extrait suivant d'une lettre écrite de Rimini.

Rimini, le 20 juin 1850.

"Depuis deux jours que je suis dans cette merveilleuse cité, je ne me suis occupé que du prodige dont la nouvelle émeut en ce moment toute l'Italie. J'ai passé moi-même un à contempler l'image bénie, ou à m'en entretenir avec toutes sortes de personnes, dans le but de recueillir des détails sûrs et bien circonstanciés. Hier je vis la Madone, dont les yeux sont ordinairement tournés vers le Ciel, les abaisser vers la foule pieuse dont elle était environnée. Cela eut lieu pendant la célébration d'une messe où communièrent en masse cinq paroisses venues processionnellement, malgré la pluie, de huit à dix milles. On ne peut pas dire précisément que le regard descendit jusqu'au peuple; seulement, il fut très évident que les yeux se monvaient vers le bas, et que cessant de se diriger vers la voûte de l'église, ils se fixèrent perpendiculairement sur le mur situé à l'opposite de l'autel. Je remarquai en outre, et plusieurs prêtres étrangers s'en aperçurent aussi, que la physionomie de la Madone, habituellement grave et doloureuse, avait pris pendant cette messe une expression de joie, comme si elle avait voulu le témoignage qu'elle agréait l'hommage de tout ce peuple.

"Dans la journée d'hier, la foule ayant diminué, je pus m'approcher de l'autel jusqu'à le toucher, et là je fus encore témoin du mouvement des yeux. Il n'a point lieu, comme beaucoup l'imaginent, d'une façon mécanique, à la manière d'une statue à ressorts, mais voici au moins d'après ce que j'ai vu, comment les choses se passent. Les prunelles qui, dans l'état ordinaire, sont tournées à fait à découvrir, s'élevaient à tel point que, par instants, elles semblent disparaître, et que l'œil paraît tout blanc, sauf que le bord inférieur des prunelles demeure légèrement visible, après quoi elles reprennent de nouveau leur situation accoutumée. On pourrait croire que c'est un effet de la lassitude de

(1) Histoire de la Nouvelle France. II, XI, VIII.

ceux qui regardent fixement, car il arrive quelquefois, dit-on, qu'après un attention longue et soutenue l'objet que l'on considère paraît à l'œil fatigué se mouvoir et changer. Mais ici, ce qui rassure et ne permet point le doute, c'est que, au moment même où mes yeux voyaient le prodige, toutes les personnes qui m'entouraient le voyaient et l'attestaient également, non pas avant ni après. J'ajoute qu'il y a des personnes qui, après avoir vu le prodige, sont demeurées une demi-heure à contempler l'image sans remarquer ensuite aucun nouveau mouvement, ce qui prouve que leur première vision n'était pas un effet de la lassitude.

"Le tableau est sur une toile dont la hauteur est d'environ soixante centimètres et la largeur de quarante. L'expression de la physionomie est douce, bien que la peinture ne doive pas être de grand prix: il suffit de la contempler pour se sentir ému et attendri.

"Le soir, je voulus examiner l'image de près, et ayant obtenu la permission des PP. missionnaires, je demeurai jusqu'après la fermeture de l'église. Je pus alors monter sur l'autel, voir tout à mon aise et toucher le tableau aussi bien que les yeux d'où se répandaient tant de merveilles. C'est une simple toile peinte par un certain G. Soleri, de Rimini, mort en 1806. Pendant à peu près une heure que nous passâmes à l'observer, douze autres personnes et moi, nous n'aperçûmes plus aucun mouvement.

"J'ai visité Mgr. l'Evêque, et j'ai vu de lui que plusieurs fois pour rendre le fait certain et ne laisser aucune prise au doute, il avait fait changer la position de l'image, admettant bien que des flambeaux dont elle est entourée. Plusieurs fois, allant à l'improvvisé avec des témoins expérimentés pour examiner le tableau, toujours il a acquis la conviction que le prodige était très réel. Il a ensuite procédé à une visite légale et solennelle, assisté de deux peintres habiles, L. Pedrizzi et N. Agostini; du comte Ruggero Baldini, savant chimiste; du Rev. Tomaso Cervesi, professeur de physique, et de Jérôme Agnelli, docteur en médecine. En présence d'une multitude de personnes et sous les yeux mêmes de l'Evêque, les experts sont livrés aux investigations les plus minutieuses, à la suite desquelles ils ont déclaré qu'il n'y avait ni artifice ni secret, et que le fait pouvait être obtenu de main d'homme. Ces résultats sont notoires. Ils n'ont pas été officiellement publiés encore, parce que le procès n'est pas entièrement terminé; mais il le sera bientôt. Cela explique pourquoi le miracle n'est pas encore revêtu d'une manière certaine d'un caractère officiel d'authenticité. Le cardinal-archevêque de Bologne, le commissaire apostolique, Mgr. Badini, et avec eux cinq ou six évêques, sont venus examiner et constater le fait.

"A Rimini, les personnes les plus incrédules d'abord sont maintenant les plus persuadées. Un des effets les plus admirables du prodige, c'est que les blasphèmes et les imprecations de tout genre, qui étaient précédemment une habitude commune, ont tout à fait cessé, et que les personnes du peuple les plus abandonnées à ce désordre ont fait comme un vœu de n'y plus retomber.

"Dans la soirée du 18 (comme me l'ont raconté beaucoup de prêtres et de séculiers),

FEUILLETON.

ASSASSINAT DE GUSTAVE III, ROI DE SUÈDE.

Si un monarque éclairé, juste, humain, pénétré de la grandeur de ses devoirs, et capable de les bien remplir, est le plus beau présent, que le ciel puisse faire à un peuple, il est difficile de concevoir qu'il existe parmi ses sujets des hommes assez atroces pour tenter à sa vie. Henri IV périt cependant par le fer d'un assassin, et Gustave a subi le même sort de la main de ceux qui devaient être les plus attachés à sa personne, soit à cause des bienfaits dont il les avait comblés, soit parce que leur rang les appelait à être les premiers appuis du trône.

Avant de rendre compte des circonstances de ce crime affreux, nous croyons nécessaire de dire un mot de l'étonnante révolution que ce prince opéra en 1772, et qui lui suscita la haine d'une partie de la noblesse.

Depuis long-temps l'autorité royale n'était en Suède qu'un vain mot. Les états et le sénat étaient seuls investis du pouvoir, et le monarque était asservi sous le poids de l'esclavage et de l'humiliation.

Frédéric-Adolphe ayant reconnu que le meilleur parti qu'il avait à prendre pour sortir de cet état d'oppression était de s'attacher à la cour de France, profita d'une circonstance

où la majorité de la diète, entraînée par les intrigues de l'Angleterre, avait, par une délibération, semblé méconnaître et repousser l'alliance de la cour de Versailles, comme plus onéreuse que profitable, pour se jeter entièrement dans le parti de cette cour. Bientôt cette nouvelle liaison devint intime, et ses effets furent si promptement avantageux, que, dans plusieurs tentatives de recouvrement d'autorité, à la vérité sur des objets peu importants, les premiers efforts eurent, vis-à-vis de la diète et du sénat, un succès à peu près complet. Il espérait parvenir insensiblement à renverser une constitution dont les vices étaient innombrables; mais les principaux nobles, dont l'orgueil et l'esprit de domination s'arrangeaient parfaitement d'un état de choses qui les mettaient à même de maîtriser le peuple et le roi, contrarièrent ses projets. Ce prince d'ailleurs était né avec un caractère paisible et presque indolent; il était étranger, avancé en âge; les hasards d'une tentative aussi périlleuse l'effrayaient. Il se contenta d'envoyer son fils en France pour régler avec le duc de Choiseul, alors premier ministre, la marche qu'il conviendrait de tenir pour substituer à la constitution acceptée par la cour de Charles XII un gouvernement semblable à celui de la France.

Gustave III était à Paris lorsqu'il apprit la mort de son père. Il ne quitta la cour de France qu'après avoir déterminé les moyens qu'il devait mettre en usage, sous les auspices d'un aussi puissant allié. Il était alors âgé d'environ vingt-cinq ans.

Dès son avènement au trône, il se concilia tous les cœurs. L'étendue de ses connaissances et la profondeur de son jugement captivaient l'admiration de ceux qui avaient occasion de l'approcher; mais personne ne soupçonnait encore ce génie pour la politique, cet esprit courageux et entreprenant qui l'ont distingué depuis.

Trois fois par semaine il donnait régulièrement audience à ceux qui se présentaient. Ni le rang, ni la fortune, ni le crédit n'étaient nécessaires pour avoir succès auprès de lui. Il suffisait d'être opprimé ou d'avoir quelque sujet légitime de se plaindre. Il écoutait les derniers de ses sujets avec la dignité d'un souverain et avec la tendresse d'un père. Il entraînait dans les détails les plus minutieux sur ce qui les regardait; il s'informait de leurs affaires particulières, et paraissait prendre un honneur et un intérêt qui flatte tant les infortunés, et qu'on rencontre si rarement dans ceux qui la supériorité du rang et de la fortune a mis hors de portée de sentir, ou même de connaître les souffrances des dernières classes de la société.

Peu après son arrivée à Stockholm, la cour de France, qui n'avait employé jusqu'alors en Suède que des ministres du second ordre, y envoya pour ambassadeur le comte de Vergennes, qui, par son mérite et ses grandes qualités, semblait annoncer l'importance de la mission dont il était chargé.

Le roi eut de fréquentes conférences avec lui; et toutes les mesures ayant été bien concertées, il se détermina, le 19 août 1772, à fai-

re cette belle révolution qui, sans qu'il y eût une goutte de sang répandue, sans la plus légère apparence de tumulte, de désordre, renversa la constitution, à la faveur de laquelle les membres de la diète et du sénat avaient sacrifié si long-temps à l'or étranger les intérêts de leur patrie.

Depuis cette époque, les factieux dont il avait déconcerté les vœux avaient formé le projet de se venger; mais soit qu'ils eussent manqué de courage, soit qu'il ne se fût pas présenté une occasion assez favorable, ils avaient été obligés d'ajourner leur crime.

Enfin le 15 mars 1793, jour de bal à l'opéra, un homme du peuple remit à l'un des pages un billet pour le roi, dont voici la teneur: "Je suis encore de vos amis, quoique j'aie des raisons pour ne plus l'être. N'allez pas au bal ce soir: il y va de votre vie."

Gustave, qui déjà avait reçu plusieurs avis de cette nature, sourit en le lisant, se rendit au spectacle, et le montra au baron d'Essen, son écuyer. Celui-ci, loin de partager la sévérité de son maître, fit ses efforts pour l'engager à suivre attentivement le fil de cette affaire, et à prévenir un danger aussi imminent, en se retirant sur-le-champ à Haga, château voisin de Stockholm, où il faisait sa résidence habituelle. Mais le roi voulut absolument paraître au bal, et refusa même de se cuirasser.

Après le souper, il descendit dans les corridors des premières loges, et s'arrêta pendant quelque temps au buffet de rafraichissemens d'un vieux cuporal français, nommé Delau qui aimait à entendre estropier la langue

suédoise. A minuit il le quitta; et, reprenant, le bras de M. d'Essen qui l'accompagnait, il entra avec lui dans une loge, pour jouir du coup-d'œil du bal. La gaieté qui règne dans cette assemblée, dit-il à son écuyer, est trop vive pour qu'il y ait des assassins; et presque aussitôt il descendit dans la salle.

Quoique masqué, il était très-reconnaissable par sa démarche vive, par le nombre des personnes qui l'environnaient. Aussitôt qu'il parut, les mots *voilà le roi* se répétèrent dans tous les points de la salle. Une foule vint se précipiter sur son passage; bientôt il se trouva environné. Au même instant on entend un coup de pistolet dont l'explosion est presque étouffée; l'infortuné monarque tombe dans les bras de M. d'Essen, et s'écrie: *Je viens d'être blessé par un grand masque noir.*

On l'emporta de suite dans son appartement, et l'on reconnut au premier examen qu'il avait une blessure très-profonde dans le côté.

Les assassins eurent soin de crier au feu, pour répandre l'alarme et faciliter leur fuite; mais le jeune Pollet, fils du gouverneur de Stralsund, s'était déjà occupé, par une présence d'esprit extraordinaire à son âge, de faire approcher promptement des troupes, et de placer des factionnaires, à toutes les issues de la salle, de sorte que personne ne put sortir.

Bientôt parut M. Lilliesparro, lieutenant de police, avec une escorte nombreuse de troupes déterminées. Ce magistrat fit placer un piquet de soldats, bayonnettes en avant, dans le milieu de la salle, et filer un cordon

de factionnaires, et se précipiter sur son passage; bientôt il se trouva environné. Au même instant on entend un coup de pistolet dont l'explosion est presque étouffée; l'infortuné monarque tombe dans les bras de M. d'Essen, et s'écrie: *Je viens d'être blessé par un grand masque noir.*

On l'emporta de suite dans son appartement, et l'on reconnut au premier examen qu'il avait une blessure très-profonde dans le côté.

Les assassins eurent soin de crier au feu, pour répandre l'alarme et faciliter leur fuite; mais le jeune Pollet, fils du gouverneur de Stralsund, s'était déjà occupé, par une présence d'esprit extraordinaire à son âge, de faire approcher promptement des troupes, et de placer des factionnaires, à toutes les issues de la salle, de sorte que personne ne put sortir.

Bientôt parut M. Lilliesparro, lieutenant de police, avec une escorte nombreuse de troupes déterminées. Ce magistrat fit placer un piquet de soldats, bayonnettes en avant, dans le milieu de la salle, et filer un cordon